

Thomas More, premier champion de la conscience

En 1516, Thomas More publie *L'Utopie*, description d'une société idéale fondée sur la suppression de la propriété et la recherche du plaisir vertueux. Le livre n'a rien perdu de sa pertinence, selon Marie-Claire Phélippeau ⁽¹⁾.

Quelles sont les valeurs de *L'Utopie* qui peuvent encore faire écho aujourd'hui ?

En 1968, le théologien et philosophe André Prévost [traducteur français de *L'Utopie*, Ndir] a écrit que, s'il devait y avoir une devise de l'île d'Utopie, ce pourrait être « Liberté, Égalité, Fraternité ». Il pensait que Thomas More avait bien compris l'obligation absolue de donner la liberté à l'individu. Pour ma part, je pense qu'avant l'idéal de liberté, vient celui d'égalité dans *L'Utopie*. Il a rêvé d'un monde où les gens sont heureux parce qu'ils sont égaux. Il voulait surtout secouer la conscience des intellectuels et des politiques vis-à-vis des désordres sociaux au royaume d'Angleterre, notamment autour du grand écart entre les riches propriétaires terriens et les pauvres qui n'avaient plus d'endroits où faire paître leurs troupeaux.

Justement, vous écrivez que, dans *L'Utopie*, « More ne se veut pas ouvertement moraliste, mais s'amuse à secouer les consciences ». Est-ce là le but du genre littéraire qu'il a inventé avec la parution de son livre ?

Son livre *L'Utopie* était destiné aux lettrés pour les faire réfléchir. L'utopie, depuis Thomas More et à l'heure actuelle, c'est le rêve d'une société idéale avec une certaine dimension morale. La nouvelle utopie est une utopie écologique, comme *Ecotopia* d'Ernest Callenbach en 1975 qui secoue les consciences sur la nécessité écologique.

Saint patron des dirigeants politiques depuis l'an 2000, Thomas More est une figure de la conscience. Or, la notion même de « conscience » peut être floue. Pour Freud, elle représente « ce qui est connu de soi-même ». De quelle conscience parle Thomas More ?

Même s'il n'a sûrement pas reçu cette lumière tout seul, Thomas More a découvert que la conscience pouvait être la voix de Dieu en lui. C'est ainsi qu'il a pu se sortir de nombreuses polémiques dans ce calme à l'intérieur de lui.



Portrait de Sir Thomas More (1478-1535), par Hans Holbein, début du XVI^e siècle.

ALISA-LEEMAGE

REPÈRES

1510 : Thomas More est avocat à Londres.

1516 : il publie *L'Utopie*.

1529 : Henri VIII le nomme lord Chancelier.

1530 : il s'oppose à la demande de nullité du mariage royal adressée au pape.

1534 : en prison, il rédige *La Tristesse du Christ*.

6 juillet 1535 : il est décapité pour trahison.

1886, puis 1935 : béatification, puis canonisation.

En ce sens, il se rapproche de la définition qu'en donne le concile Vatican II : « La conscience est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre. » Il est en avance sur son temps, non ?

Effectivement. Jusqu'à ce qu'il en parle, il n'y a pas de vraie définition de la conscience. Des chercheurs anglais et italiens ont écrit qu'avant More, personne ne s'était fait le champion de la conscience à ce point-là. D'ailleurs, l'émergence de cette notion au XVI^e siècle accompagne celle du concept d'individu en tant qu'entité honorable : l'homme est doué d'une conscience pour lui-même. Dieu ne lui parle plus uniquement par l'Église, mais au-dedans de lui-même.

Dans *L'Utopie*, la notion de conscience intervient précisément lorsqu'il est question de religion. Certains penseurs ont même réduit la conscience de Thomas More à être simplement en accord avec l'Église.

Dans « conscience », il y a « connaissance ». Il s'agit d'une connaissance intime de ce que j'ai à

faire d'après ce que me dit Dieu. Thomas More insiste sur l'idée que la conscience est personnelle, surtout lors de sa prise de décision d'aller jusqu'au martyre [après avoir refusé de prêter serment contre l'autorité papale, Ndlr]. Il acceptait que la voix de Dieu soit différente pour un autre. C'est d'ailleurs ce qu'il explique à sa chère fille Margaret venue le visiter dans sa cellule à la tour de Londres : « *Je n'ai pas de leçon à te donner. Ta conscience te dit ce que tu as à faire. La mienne, je ne l'accroche pas au dos d'un mouton qui emmènerait mon âme là où je ne veux pas.* » C'est tout à fait nouveau pour l'époque.

On a tendance à opposer l'homme d'action au penseur. Or, à la suite de Platon dans sa République et en dépit des mises en garde de son ami Érasme, Thomas More prône l'engagement des philosophes dans la cité. Une leçon pour nos intellectuels actuels ?

Pour lui, c'est un devoir moral que l'intellectuel s'implique dans la cité. Et, forcément, on fait des erreurs lorsque l'on s'implique, sans parler du danger que certains actes entraînent. Il y a quelque chose d'éminemment masculin, voire de guerrier, dans les engagements politiques de Thomas More : il se bat contre les hérétiques, il conquiert sa place dans la société. Un homme aussi doué n'a pas à être réduit au silence. Il a des choses à dire. Il est convaincu que l'engagement est un devoir lorsque l'on voit ce que l'on peut combattre et quels moyens utiliser.

Ce sens moral a toutefois pu être perçu comme de la rigidité par ses opposants.

Comme tout homme, Thomas More possède des traits paradoxaux : tolérance et fermeté. Il avait cette rigueur morale fondée sur une grande angoisse du salut, somme toute médiévale : il pensait que les luthériens se trompaient et qu'il fallait absolument les faire revenir dans le droit chemin, car ils risquaient de perdre leur âme. Avant d'envoyer six hommes au bûcher, Thomas More a d'abord discuté avec eux, afin de les convaincre de revenir sur leur déclaration. Il les considérait comme « *une maladie qu'on devait éradiquer du pays* ».

Au début de votre biographie, vous faites mention d'un regain d'intérêt pour Thomas More, tant au niveau de la recherche que des arts (séries littéraires et télévisées). D'où vient un tel engouement ?

Le *Thomas More* de l'historien John Guy en 2000 a fait date en présentant un personnage polémique, notamment responsable de la mise à mort de six hérétiques. Il a apporté de l'eau au moulin des chercheurs à partir d'informations extraites d'archives en Angleterre, auparavant inaccessibles. L'historienne anglaise Hilary Mantel s'est ensuite emparée de cette période dans ses romans historiques qui ne le présentent pas non

plus sous un jour favorable. Ses livres ont remporté un franc succès et la période sous Henri VIII s'est retrouvée sous le feu des projecteurs.

Comment ces récentes découvertes ont-elles modifié l'image de Thomas More ?

Entre spécialistes, la plupart du temps, nous validons le Thomas More interprété par Paul Scofield [dans *Un homme pour l'éternité* de Fred Zinnemann, Ndlr], bien qu'il ne soit pas assez politique ni virulent envers les hérétiques. Cela s'explique par le fait que le film est inspiré d'une pièce de Robert Bolt écrite dans les années 1950, avant ces découvertes.

Aujourd'hui, on pose sur Thomas More un regard éveillé et plus honnête. Au lieu d'avoir un héros impavide et bon sur tous les plans, on a un être humain qui a vécu avec son temps et selon sa conscience. ■ **Marie-Lucie Walch**

(1) Professeur d'anglais à la retraite, Marie-Claire Phélippeau dirige *Moreana*, revue scientifique consacrée au saint anglais. Elle est l'auteur de *Thomas More*, Gallimard, coll. Folio Biographies, 271 p., 8,70 €.

La Passion contemplée

Trouver réconfort et joie par la contemplation de la Passion du Christ : la posture de Thomas More en proie aux tribulations à la fin de sa vie a de quoi surprendre. Pourtant, la publication de ses ultimes méditations est une aubaine en cette Année de la Miséricorde. D'autant plus que *La Tristesse du Christ* fut écrite dans des conditions si hostiles que l'avoir entre les mains est en soi une réjouissance. Du fond de sa cellule à la Tour de Londres, où il attend le jour de son exécution, l'ancien chancelier du roi Henri VIII est privé de crayon et de tout moyen de communication. C'est à l'aide de charbon de bois qu'il couche sur papier son commentaire de la Passion, transmis sous le manteau après sa mort. Il compose également plusieurs prières, rassemblées dans la présente édition par les soins de deux éminents membres de l'association Amici Thomae Mori. Sous forme de soliloque intérieur, Thomas More relève une kyrielle de détails présents depuis l'agonie

du Christ jusqu'à son arrestation. L'éclairage qu'il y apporte en sa qualité d'homme de prière, de lettres et de magistrat s'appuie sur une série de références à l'Ancien Testament, saint Paul et les Pères de l'Église, le tout cité de mémoire, faute de livre à sa disposition. Son analyse de la relation du « Père » envers son Fils, notamment, est d'une actualité remarquable. Il en va de même concernant son examen de « l'ironie sérieuse » de Jésus. Un vrai trésor pour approfondir ce beau et complexe texte de l'Évangile. Les passionnés apprécieront la brève explication en postface concernant la portée spirituelle de *L'Utopie*. ■ **Marie-Lucie Walch**

La Tristesse du Christ, par Thomas More, commenté par Jacques Mulliez et Xavier de Bengy, Nouvelle Cité, coll. Spiritualité, 250 p., 13,30 €.

